Marie Bovo

Roxani-Anastasia Kampasele

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/19273>

DOI : 10.4000/critiquedart.19273

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Référence électronique

Roxani-Anastasia Kampasele, « Marie Bovo », *Critique d'art* [En ligne], Toutes les notes de lecture en ligne, mis en ligne le 04 novembre 2016, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/19273> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.19273>

Ce document a été généré automatiquement le 25 septembre 2020.

EN

Marie Bovo

Roxani-Anastasia Kampasele

- 1 Cette monographie, d'une esthétique remarquable, présente l'œuvre récente de Marie Bovo (née en 1967). On y trouve six séries photographiques, des prises d'une vidéo et d'un court métrage, réalisés depuis 2009, ainsi que des vues d'expositions pour chaque série. Deux essais viennent éclaircir la poétique de Marie Bovo et établissent un dialogue prenant avec l'œuvre. L'entretien avec l'artiste, recueilli par Pascal Neveux (p. 186-200), dévoile non seulement le processus de son travail, mais aussi la dialectique du montage de ses expositions.
- 2 Dans le chapitre « La Part invisible / The Invisible Face » (p. 24-39), Mouna Mekouar, critique d'art, dévoile la continuité dans l'œuvre de l'artiste. Elle met en évidence les liens formels et conceptuels qui unissent les séries sélectionnées. L'espace urbain, celui de Marseille ou d'Alger, démuné physiquement de toute présence humaine, si ce n'est celle de l'artiste, se trouve au centre des préoccupations de Marie Bovo, et est restitué dans les séries de photographies couleur : *Cours intérieures, Alger, La Voie de chemin de fer* ou *Grisailles*. La mémoire collective ici identifiée, les traces du temps inscrites dans les éléments architecturaux témoignant de leur histoire mais aussi de leur état de mutation, les « zones intermédiaires » (p. 25) de la ville que l'artiste choisit rendre visible, introduisent « une esthétique de l'existence » (p. 25) qui se rapproche tantôt du documentaire tantôt de la fiction.
- 3 Même si les contributions au catalogue, de Joanna Szupinska-Myers et Mouna Mekouar, sont très éclairantes sur tout l'œuvre de Marie Bovo, on aurait aimé bénéficier de commentaires plus critiques sur *La Voie de chemin de fer*. En effet, le caractère *a priori* problématique du regard artistique extérieur sur l'espace quotidien des Roms – regard porté systématiquement en leur absence – soulève des questions d'éthique, ceci d'autant plus que cet espace est interprété comme une « enveloppe parasitaire » de la ville (p. 28), comme un « objet poétique » (p. 28) ou encore comme un espace collectif où, selon l'artiste, « l'intime quotidien est tangible » (p. 192). Ainsi les éléments qui témoignent de la présence humaine, les chaussures ou les assiettes vides, créent chez le spectateur un sentiment de complicité avec l'artiste qui souhaite pénétrer l'intimité, manifestement étrange, de ce camp. Contrairement à *Cours intérieures*, ici « la possibilité

d'une évasion » (p. 14) que Joanna Szupinska-Myers identifie dans les perspectives de ciel, semble presque impossible *sous* l'écran photographique.